

## *The Fog of War* d'Errol Morris

André Lavoie

---

Volume 22, numéro 2, printemps 2004

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/26101ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer ce compte rendu

Lavoie, A. (2004). *The Fog of War* d'Errol Morris. *Ciné-Bulles*, 22 (2), 57-58.

liberté morale que leur refuse à cette époque l'idéal social-communiste. Désirant à tout prix cette liberté permanente que semble leur promettre la vie à l'Ouest, Heiko et Tommy tenteront le grand saut. Ils seront malheureusement arrêtés à la frontière et condamnés à l'emprisonnement. C'est à la prison, au contact des autres prisonniers, qu'ils subiront l'influence déterminante de l'idéologie néonazie. Toutefois, malgré tout ce qui est dit et montré de la vie carcérale — avec son lot de violences, d'intimidation et de viols —, rien ne sera vraiment dit de cette idéologie à l'œuvre. C'est à ce moment que nous sommes en droit de se demander si **Führer Ex** s'évertue bel et bien à décrier ou expliquer le phénomène émergent de la nouvelle extrême droite chez les jeunes Allemands ou à simplement décrire la dure vie quotidienne en milieu carcéral.

C'est en voulant nous présenter les événements de la manière la plus réaliste qui soit que Winfried Bonengel étouffe du même coup son discours antifasciste et repentini qu'un souci supplémentaire de poésie aurait pu, au contraire, exprimer librement. Car le geste documentaire en fiction mène tout droit à un piège dont l'histoire racontée se délivre bien difficilement. Ce piège est celui du point de vue. Il n'existe dans **Führer Ex** que bien peu de perspectives, hormis celle des auteurs ou de leurs délégués imaginaires, Heiko et Tommy. Nous suivons ainsi deux jeunes gens dont l'entourage demeure, injustement, un entourage, voire un ornement. Il y a des bons et il y a des méchants; l'Ouest de la liberté et l'Est de la servitude; les néonazis et les autres. Comment peut-on de la sorte exprimer une perception réaliste et complexe du monde dans lequel le néonazisme est un phénomène réel, si nous condamnons de la sorte le spectateur à n'adhérer qu'au seul point de vue de ces deux personnages? La poésie appelle à un abandon de soi et à un détachement qui permet aux événements de parler d'eux-mêmes. En se refusant cette poésie, le film de Winfried Bonengel fait un merveilleux croc-en-jambe à la nuance que commande un tel désir de réalisme.

En somme, le spectateur retient bien peu de choses du discours que tente d'exprimer ce film. On se souviendra de la vie en prison, certes, mais se souviendra-t-on de ce qui incite plusieurs jeunes, encore aujourd'hui, à adhérer à une idéologie aussi repoussante et dangereuse

que le néonazisme? N'allons pas croire que le viol du jeune garçon explique tout. C'est pourtant la pilule que tente de nous faire avaler **Führer Ex**. Le danger, c'est d'y croire. Il n'y a qu'un pas à faire pour cautionner une telle adhésion. Il ne s'agit pas de remettre en question la sincérité de l'auteur, loin de là; il s'agit plutôt de se demander si une telle fiction à dessein réaliste peut se payer le luxe d'être véritablement réaliste au lieu de n'être qu'une simple et restreinte représentation de la réalité. La réalité est infiniment complexe, et le néonazisme est une réalité. Alors comment peut-on de la sorte discourir d'un phénomène réel en recourant à un tel manichéisme primaire? Il ne suffit pas de montrer les bons et les méchants, encore faut-il réfléchir au passage de l'un vers l'autre. Ce que le film omet visiblement de faire. ■

## Führer Ex

35 mm / coul. / 105 min /  
2002 / fict. /  
Allemagne-Italie

**Réal.** : Winfried Bonengel  
**Scén.** : Winfried Bonengel,  
Douglas Graham, Ingo  
Hasselbach  
**Image** : Frank Barbian  
**Son** : Oliver Grafe  
**Mus.** : Loek Dikker  
**Mont.** : Monika Schindler  
**Prod.** : Clementina  
Hegewisch  
**Dist.** : K Films Amérique  
**Int.** : Christian Blümel,  
Aaron Hildebrandt,  
Jule Flierl, Luci Van Org,  
Harry Baer

## The Fog of War

d'Errol Morris

par André Lavoie

Au contraire de plusieurs documentaristes québécois, l'homme ordinaire n'intéresse pas Errol Morris. Moins à la recherche de sujets que de personnages excentriques, le cinéaste américain les recrute aussi bien du côté de la science (le physicien Stephen Hawking dans **A Brief History of Time**), du système judiciaire (le faux coupable Randall Adams dans **The Thin Blue Line**) ou parmi ceux niant l'Holocauste (Fred Leuchter dans **M' Death : The Rise and Fall of Fred A. Leuchter Jr.**). Certains prétendent que Morris se passionne aujourd'hui pour la robotique dans **The Fog of War** parce que, aux yeux de ses détracteurs, Robert S. McNamara ressemble à un « ordinateur IBM sur deux pattes ».

Le cinéaste ne devait passer qu'une heure en compagnie de celui qui fut sous les ordres de l'intraitable commandant Curtis LeMay pendant la Seconde Guerre mondiale et, plus tard, secrétaire à la défense des présidents John F. Kennedy et Lyndon Johnson. Finalement,





Robert S. McNamara dans *The Fog of War* d'Errol Morris

l'homme a accordé à Morris plus d'une vingtaine d'heures d'entretiens filmés, profitant de cette tribune exceptionnelle pour expliquer son rôle d'éminence grise auprès des têtes dirigeantes de la puissance militaire la plus imposante de la planète. Brillant, arrogant, poseur et ambitieux, des coulisses de Washington à celles de la Banque mondiale, McNamara sort de son mutisme après des décennies de silence, livrant sa version des faits sur sa participation à quelques-uns des événements les plus meurtriers du XX<sup>e</sup> siècle, reconnaissant avoir commis des erreurs mais refusant d'en porter tout le blâme.

Structuré en 11 « leçons », de grands principes que McNamara considère comme essentiels pour tout leader qui doit faire face à une situation de crise (« empathize with your enemy » ; « in order to do good, you have to be willing to do evil »), **The Fog of War** se présente comme une fascinante méditation sur le caractère enivrant, et vertigineux, du pouvoir. Cet homme, d'une froideur technocratique, aborde la gravité de certains choix dictés surtout par l'aveuglement idéologique de l'époque, dont la désastreuse guerre du Vietnam, et avoue avoir craint que le monde ne bascule dans l'horreur nucléaire en 1962 lors de la crise des missiles à Cuba. Même s'il n'affiche pas l'arrogance d'un Henry Kissinger, McNamara ne s'est pas retrouvé devant la

caméra de Morris pour expier tous ses péchés, mais il cherche plutôt à nuancer cette image de « son of a bitch » qui lui colle à la peau.

Comme toujours chez Errol Morris, et à l'opposé de Michael Moore, le cinéaste laisse beaucoup de place à son interlocuteur afin de justifier ses actions et d'exposer, preuves sonores à l'appui, ses réserves devant les stratégies de ses supérieurs. Le film est entrecoupé d'enregistrements de conversations téléphoniques, accessibles depuis 1997, avec, entre autres, Lyndon Johnson sur la nécessité d'engager la poursuite ou le retrait progressif des troupes américaines au Vietnam, exposant les réserves de McNamara à plonger davantage dans un conflit où l'ennemi semble camouflé dans cette « brume de guerre » qui rend si hasardeuses les décisions à prendre.

Encore bouleversé par l'assassinat de Kennedy, celui qui l'a convaincu de laisser la direction de la compagnie Ford pour le suivre à la Maison-Blanche, McNamara affiche plus de retenue lorsqu'il s'agit de justifier la nécessité des milliers de morts au Japon ou celle de plus de quatre millions de Vietnamiens. Par contre, sans jamais en faire directement mention, il continue de jouer au conseiller éclairé en se méfiant des solutions unilatérales pour faire plier les dictateurs, prônant le plus large consensus international avant d'engager une action militaire. Ce sont autant de règles violées par l'actuelle administration Bush qui aurait sans doute viré McNamara bien plus rapidement que ne le fit Johnson à l'époque.

La musique de Philip Glass, fidèle comparse de Morris, ajoute une touche presque tragique à ce qui pourrait ressembler parfois à un cours de stratégie militaire, auquel se greffent de pertinents documents d'archives. Mais tout au long de ce remarquable exposé, McNamara cherche à maîtriser son image et son histoire. Le film, malheureusement, ne s'étend pas au-delà de ses années à la Maison-Blanche, laissant ainsi dans l'ombre sa participation à la Banque mondiale, de 1968 à 1981, avec ses politiques financières désastreuses pour les pays en voie de développement. Sur le plan personnel, après avoir fait l'éloge de son épouse, il refuse de témoigner des effets dévastateurs que le conflit au Vietnam a provoqués au sein de sa famille. Même en temps de paix, lorsqu'il est question de guerre, la vérité est souvent malmenée... ■

## **The Fog of War**

35 mm / coul. et n. et b. /  
106 min / 2003 / doc. /  
États-Unis / v. o. s.-t. f.

**Réal. et scén.** : Errol Morris

**Image** : Peter Donahue

et Robert Chappell

**Mus.** : Philip Glass

**Mont.** : Doug Abel, Chyld

King et Karen Schmeer

**Prod.** : Errol Morris,

Michael Williams

et Julie Ahlberg

**Dist.** : Sony Pictures Classics

**Avec** : Robert S. McNamara